

Jonathan Swift (Dublin, 1667-1745), écrivain, poète, pamphlétaire, satiriste, est l'auteur de nombreux textes publiés parfois anonymement, parfois sous pseudonyme (Isaac Bickerstaff, Lemuel Gulliver, M. B. Drapier).

Secrétaire et précepteur avant d'être ordonné diacre, puis nommé pasteur. Doyen de sa cathédrale, il n'accèdera pas à l'évêché, la reine ayant peu apprécié son *Conte du tonneau* dans lequel il disait crûment tout le mal qu'il pensait de ses contemporains.

Dans son roman *Voyage à Laputa* (1727), il mentionne l'existence de deux satellites de Mars que l'astronome Hall découvrira seulement 150 ans plus tard, en 1877. Un cratère de l'un des deux satellites (*Deimos*) porte depuis le nom de Swift.

Swift est surtout connu pour *Les Voyages de Gulliver* (1726). Dans sa préface d'*Orwell, de l'écriture politique comme un art* (Louise Bottu, 2021), Frédéric Schiffter rappelle que pour Baltasar Gracián et Cyrano de Bergerac « ce n'est pas la société qui corrompt les hommes [...] mais la nature corrompue des hommes qui avilit leurs relations sociales, [et] *Les*

Voyages de Gulliver expriment le même pessimisme anthropologique avec une plus grande violence ». L'œuvre de Swift, poursuit-il, « suscite [...] une hilarité peu propice aux prises de positions politiques. Et sans doute est-ce là la force de Swift, comme de tout écrivain sans illusion sur les hommes : connaître le secret de les amuser en exposant la misère de leur condition et le ridicule de vouloir l'améliorer. »

Tout autant empreints de mordant, d'humour, de lucidité, sont les textes qui suivent (traduction – revue – de Léon de Wailly).

Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande d'être à la charge de leurs parents et de leur pays et pour les rendre utiles au public (1729)

Toujours avec drôlerie, Swift critique féroce-ment les économistes de son époque en parodiant leurs traités et ne s'en tient pas là, fustigeant des propriétaires terriens sans scrupules, s'en prenant à la domination anglaise responsable de la terrible misère qui sévissait en Irlande.

Une *Modeste proposition* savoureuse à tous égards.

***Méditation sur un balai* (1710)**

est un canular dont fut victime la naïve lady Berkeley. Swift officiait comme chapelain et faisait la lecture à la comtesse qui s'était prise de passion pour les Méditations de Boyle*. Ne goûtant pas ce genre littéraire, Swift inséra discrètement dans le volume qu'il était las de lire une feuille où figurait, rédigée pour la circonstance, sa *Méditation sur un balai*. Qu'il lut dès la séance suivante comme si elle était l'œuvre de Boyle. D'abord surprise par le titre, Lady Berkeley exprima son admiration pour un auteur qui savait tirer de si belles réflexions morales d'un sujet trivial. Comme elle en faisait l'éloge à ses visiteurs, ceux-ci lui révélèrent la supercherie. La comtesse dès lors dispensa Swift de lecture.

* *Robert Boyle publica Occasional Reflections upon Several Subjects en 1665. La méditation constituait un genre prisé au seizième et au dix-septième siècle. Boyle, dans un style emphatique, outre les réflexions religieuses et spirituelles propres au genre, traitait de sujets divers tels que la pêche à la ligne, les vers luisants, la météorologie, les chevaux, les pommes, les sirops, le chant des alouettes, les bougies et les lanternes, l'astronomie...*

Irréfutable essai sur les facultés de l'âme

En réaction à ces dissertations morales et essais sans originalité ni méthode, l'auteur propose ici un *modèle* afin d'éviter ressassement, platitudes, citations éculées et autres maladresses Pensées neuves, citations inédites, sujet majeur traité avec ordre et clarté... il invite à considérer son essai comme *le plus grand effort de [son] génie*.

Pensées sur divers sujets moraux & divertissants.

Swift et Pope* étaient convenus de noter les pensées qui leur viendraient chaque jour, sans se préoccuper ni de leur forme, ni de leur ordre.

On lira ici la contribution de Swift.

*Alexander Pope (1688-1744), poète et satiriste, ami de Swift, comme lui pourfendeur de la bêtise, auteur de *La Dunciade ou Guerre des sots*, célébration de la déesse Dulness (Bêtise).

Résolutions pour l'époque où je deviendrai vieux (1699)

Brèves maximes d'une malicieuse sagesse.

Notons enfin tout l'intérêt que Samuel Beckett accorda aux écrits de Swift.

L'éditeur

MODESTE PROPOSITION

pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande d'être à la charge de leurs parents et de leur pays et pour les rendre utiles au public

C'est une triste chose pour ceux qui se promènent dans cette grande ville [*Dublin*] ou voyagent dans la campagne, que de voir les rues, les routes et les portes des cabanes encombrées de mendiante que suivent trois, quatre ou six enfants tous en haillons et importunant chaque passant pour avoir l'aumône. Ces mères, au lieu d'être en état de travailler pour gagner honnêtement leur vie, sont forcées de passer tout leur temps à mendier de quoi nourrir leurs malheureux enfants, qui, lorsqu'ils grandissent, deviennent voleurs faute d'ouvrage, ou quittent leur cher pays natal pour s'enrôler au service du prétendant en Espagne, ou se vendent aux Barbades.

Tous les partis tombent d'accord, je pense, que ce nombre prodigieux d'enfants sur les bras, sur le dos ou sur les talons de leurs mères, et souvent de leurs pères, est, dans le

déplorable état de ce royaume, un très grand fardeau de plus ; c'est pourquoi quiconque trouverait un moyen honnête, économique et facile de faire de ces enfants des membres sains et utiles de la communauté, aurait assez bien mérité du public pour qu'on lui érigeât une statue comme sauveur de la nation.

Mais ma sollicitude est loin de se borner aux enfants des mendiants de profession ; elle s'étend beaucoup plus loin, et jusque sur tous les enfants d'un certain âge, qui sont nés de parents aussi peu en état réellement de pourvoir à leurs besoins que ceux qui demandent la charité dans les rues.

Pour ma part, ayant tourné mes pensées depuis bien des années sur cet important sujet, et mûrement pesé les propositions de nos faiseurs de projets, je les ai toujours vus tomber dans des erreurs grossières de calcul. Il est vrai qu'un enfant dont la mère vient d'accoucher peut vivre de son lait pendant une année solaire, avec peu d'autre nourriture, la valeur de deux shillings au plus que la mère peut certainement se procurer, ou l'équivalent en rogatons, dans son

légitime métier de mendiante ; et c'est précisément lorsque les enfants sont âgés d'un an que je propose de prendre à leur égard des mesures telles qu'au lieu d'être une charge pour leurs parents ou pour la paroisse, ou de manquer d'aliments et de vêtements le reste de leur vie, ils contribuent, au contraire, à nourrir et en partie à vêtir des milliers de personnes.

Un autre grand avantage de mon projet, c'est qu'il préviendra ces avortements volontaires et cette horrible habitude qu'ont les femmes de tuer leurs bâtards, habitude trop commune, hélas ! parmi nous ; ces sacrifices de pauvres petits innocents (pour éviter la dépense plutôt que la honte, je soupçonne), qui arracheraient des larmes de compassion au cœur le plus inhumain, le plus barbare.

La population de ce royaume étant évaluée d'ordinaire à un million et demi, je calcule que sur ce chiffre il peut y avoir environ deux cent mille couples dont les femmes sont fécondes ; de ce nombre je soustrais trente mille couples, qui sont en état de pourvoir à la subsistance de leurs enfants

(quoique je ne pense pas qu'il y en ait autant, dans l'état de détresse où est ce royaume) ; mais en admettant ceci, il restera cent soixante-dix mille femmes fécondes. Je soustrais encore cinquante mille pour les fausses couches ou pour les enfants qui meurent d'accident ou de maladie dans l'année. Restent par an cent vingt mille enfants qui naissent de parents pauvres. La question est donc : Comment élever cette multitude d'enfants et pourvoir à leur sort ? Ce qui, comme je l'ai déjà dit, dans l'état présent des affaires, est complètement impossible par les méthodes proposées jusqu'ici. Car nous ne pouvons les employer ni comme artisans ni comme agriculteurs. Nous ne bâtissons pas de maisons (à la campagne, j'entends), et nous ne cultivons pas la terre ; il est fort rare qu'ils puissent vivre de vol avant l'âge de six ans, à moins de dispositions toutes particulières, quoi-que j'avoue qu'ils en apprennent les rudiments beaucoup plus tôt, durant lequel temps ils peuvent, néanmoins, à proprement parler, être considérés comme de simples aspirants ; ainsi que me l'a expliqué un des principaux habitants du comté de Cavan, qui m'a pro-

testé qu'il n'avait jamais rencontré plus d'un ou deux cas au-dessous de six ans, même dans une partie du royaume si renommée pour sa précocité dans cet art.

Nos négociants m'ont assuré qu'avant douze ans un garçon ou une fille n'est pas du tout de défaite ; et même à cet âge ils ne valent pas plus de trois livres, ou tout au plus trois livres et une demi couronne, à la Bourse, ce qui ne saurait indemniser les parents ni le royaume, les frais de nourriture et de guenilles valant au moins quatre fois autant.

Je proposerai donc humblement mes propres idées qui, je l'espère, ne soulèveront pas la moindre objection.

Un jeune américain de ma connaissance, homme très entendu, m'a certifié à Londres qu'un jeune enfant bien sain, bien nourri, est, à l'âge d'un an, un aliment délicieux, très nourrissant et très sain, bouilli, rôti, à l'étuvée ou au four, et je ne mets pas en doute qu'il ne puisse également servir en fricassée ou en ragoût.

J'expose donc humblement à la considération du public que des cent vingt mille

enfants dont le calcul a été fait, vingt mille peuvent être réservés pour la reproduction de l'espèce, dont seulement un quart de mâles, ce qui est plus qu'on ne réserve pour les moutons, le gros bétail et les porcs ; et ma raison est que ces enfants sont rarement le fruit du mariage, circonstance à laquelle nos sauvages font peu d'attention, c'est pourquoi un mâle suffira au service de quatre femelles ; que les cent mille restant peuvent, à l'âge d'un an, être offerts en vente aux personnes de qualité et de fortune dans tout le royaume, en avertissant toujours la mère de les allaiter copieusement dans le dernier mois, de façon à les rendre dodus et gras pour une bonne table. Un enfant fera deux plats dans un repas d'amis ; et quand la famille dîne seule, le train de devant ou de derrière fera un plat raisonnable, et assaisonné avec un peu de poivre et de sel, sera très bon bouilli le quatrième jour, spécialement en hiver.

J'ai fait le calcul qu'en moyenne un enfant qui vient de naître pèse vingt livres, et que dans l'année solaire, s'il est passablement nourri, il ira à vingt-huit.

J'accorde que cet aliment sera un peu cher, et par conséquent il conviendra très bien aux propriétaires, qui, puisqu'ils ont déjà dévoré la plupart des pères, paraissent avoir le plus de droits sur les enfants.

La chair des enfants sera de saison toute l'année, mais plus abondante en mars, et un peu avant et après, car il est dit par un grave auteur, un éminent médecin français, que, le poisson étant une nourriture prolifique, il naît plus d'enfants dans les pays catholiques romains environ neuf mois après le carême qu'à toute autre époque : c'est pourquoi, en comptant une année après le carême, les marchés seront mieux fournis encore que d'habitude, parce que le nombre des enfants papistes est au moins de trois contre un dans ce royaume ; cela aura donc un autre avantage, celui de diminuer le nombre des papistes parmi nous.

J'ai déjà calculé que les frais de nourriture d'un enfant de mendiant (et je fais entrer dans cette liste tous les *cottagers*¹, les journaliers et les quatre cinquièmes des fermiers), étaient d'environ deux shillings par

1. Ceux qui ont une chaumière à eux (note du trad.).

an, guenilles comprises ; et je crois qu'aucun gentleman ne se plaindra de donner dix shillings pour le corps d'un enfant bien gras, qui, comme j'ai dit, fera quatre plats d'excellente viande nutritive, lorsqu'il n'aura que quelque ami particulier ou son propre ménage à dîner avec lui. Le squire apprendra ainsi à être un bon propriétaire, et deviendra populaire parmi ses tenanciers ; la mère aura huit shillings de profit net, et sera en état de travailler jusqu'à ce qu'elle produise un autre enfant.